

# **GRENDEL**

Groupe de Recherches et d'Etudes Nancéien  
sur la Diachronie  
et sur l'Emergence de la Littérature anglaise

## **L'articulation langue - littérature dans les textes médiévaux anglais**

### **I**

Actes du colloque des 18 et 19 juin 1998  
à l'Université de Nancy II  
édités par Colette Stévanovitch

Publications de l'AMAES  
Collection GRENDEL n°2  
Nancy, 1999  
ISBN 2-901198-25-2

### Les superlatifs dans *Sir Gawain and the Green Knight*<sup>1</sup>

Dès les premières pages de *Sir Gawain and the Green Knight*,<sup>2</sup> le lecteur est confronté à une impressionnante accumulation de superlatifs. La description de la cour d'Arthur, qui ouvre le poème, n'en présente pas moins de dix. Le poète tente-t-il, par ce procédé, de rendre compte de la richesse, de la noblesse, des vertus exceptionnelles d'Arthur et de sa Table Ronde, qui défient toute comparaison ? Ne découvrira-t-on pas, si l'on cherche au-delà des apparences, une intention subtile qui n'est pas décelable à première lecture ?

Le superlatif exprime le degré le plus élevé d'une qualité. Il faut distinguer le superlatif absolu (« très ») et le superlatif relatif (« le plus ») : c'est ce dernier qui nous retiendra seul ici.

Le superlatif relatif caractérise un objet ou une personne par rapport à un ensemble, en la définissant par une qualité qu'elle possède à un degré plus élevé que les autres membres de ce groupe. La notion de comparaison est donc centrale, mais tandis que dans le comparatif la personne ou l'objet est confronté à un ou plusieurs autres en nombre limité, dans le superlatif il est opposé à l'ensemble

- 
1. Communication présentée à l'atelier « Moyen Age » du XXXVIII<sup>e</sup> congrès de la SAES à Rennes en 1998.
  2. L'édition utilisée est celle de W.R.J. Barron, *Sir Gawain and the Green Knight*, Manchester University Press, New-York, 1974. La traduction s'appuie sur celle de Juliette Dor, *Sire Gauvain et le chevalier vert*, Paris : 10/18, 1993, en la modifiant à l'occasion.

d'une classe. Le label de supériorité qui lui est décerné à travers le superlatif prend donc une valeur maximale.

La seconde distinction à établir porte sur la nature de l'ensemble qui sert de point de référence. Il peut s'agir d'une classe fermée, peu nombreuse et dont tous les éléments sont identifiés ou identifiables (« le meilleur de ceux qui se trouvaient là »), ou d'une classe ouverte dont les éléments sont en nombre infini (« le meilleur des hommes »). Le superlatif, et l'éloge qu'il implique, n'auront pas la même valeur dans les deux cas.

Les superlatifs faisant référence à une classe fermée (qui constituent à peu près un tiers des superlatifs de *Sir Gawain and the Green Knight*) ne nous retiendront pas ici. Qu'Yvain et ses compagnons soient « les meilleurs chevaliers de Camelot » (550), que l'hôte de Gauvain choisisse « les plus grasses des bêtes qui étaient là » (1325) où que Gauvain prenne les meilleurs des vêtements qui lui sont proposés (863) ne nous renseigne guère sur le mérite en termes absolus des chevaliers, des bêtes ou des vêtements dont il est question. Les superlatifs qui s'appliquent à une classe ouverte, en revanche (du type « le meilleur des hommes ») qualifient un objet ou un personnage en dehors de tout contexte, et permettent de porter sur lui un jugement de valeur qui aura son rôle à jouer dans l'interprétation du poème.

\*

\* \*

Les superlatifs sont nombreux dans les premières strophes pour décrire la splendeur de la cour d'Arthur, dont la renommée et l'influence s'étendent au loin. La première référence au personnage d'Arthur est accompagnée d'un superlatif affirmant sa supériorité sur tous les rois de Grande-Bretagne :

Bot of alle þat here bult of Bretaygne kynges

Ay wat3 Arthur þe hendest. (25-26)

[Mais, de tous ceux qui vivent ici, à ce que j'ai entendu dire, de tous les rois de Bretagne, ce fut Arthur qui eut toujours le plus de grâce.]

*Sir Gawain and the Green Knight*

Un autre superlatif est appliqué à ses chevaliers dès le premier vers où ceux-ci sont mentionnés :

Pis kyng lay at Camelot vpon Krystmasse,  
 With mony luflych lorde, lede<sub>3</sub> of þe best. (37-38)  
 [*Le roi se trouvait à Camelot pour la Nativité, avec maints aimables seigneurs, les meilleurs des princes.*]

Après avoir évoqué les festivités du Nouvel An, le poète termine la même strophe par une impressionnante série de superlatifs qualifiant les chevaliers, les dames, le roi, et le bonheur qu'ils goûtent :

Al wat<sub>3</sub> hap vpon he<sub>3</sub>e in halle<sub>3</sub> and chambre<sub>3</sub>,  
 With lorde<sub>3</sub> and ladies, as leuest him þo<sub>3</sub>t.  
 With all þe wele of þe worlde þay woned þer samen,  
 Þe most kyd kny<sub>3</sub>te<sub>3</sub> vnder Krystes seluen,  
 And þe louelokkest ladies þat euer lif haden,  
 And he þe comlokest kyng þat þe court haldes.  
 For al wat<sub>3</sub> þis fayre folk in her first age,  
 on sille,  
 Þe hapnest vnder heuen,  
 Kyng hy<sub>3</sub>est mon of wylle;  
 Hit were now gret nye to neuen  
 So hardy a here on hille. (48-59)

[*Rien que le bonheur suprême dans les salles du château et dans les chambres, pour les seigneurs et les compagnes, à leur plus grande satisfaction. Au milieu de toutes les richesses du monde, ils vivaient ainsi ensemble, eux, les chevaliers les plus célèbres après le seul Christ, et elles, les dames les plus charmantes qui eussent jamais vu le jour, et aussi lui, le plus beau des rois à diriger cette cour. Car tous ces gens étaient au printemps de leur vie, dans la grand-salle, ils étaient les plus heureux du monde, et leur roi était le plus décidé des hommes ; on aurait grand-peine aujourd'hui à trouver aussi fière armée sur la butte d'un château.*]

A ces six superlatifs il nous faut ajouter *all þe wele of þe worlde* « toutes les richesses du monde » (50) qui a, sinon par la forme, du moins par le sens, une valeur très voisine (« ils avaient toutes les richesses du monde » signifie « ils étaient les plus riches du monde ») ; et la dernière phrase (*Hit were [...] gret nye to neuen / So hardy a here* « on aurait grand-peine [...] à trouver aussi fière

armée », 58-59), qui résume la strophe en concluant, encore une fois, à la supériorité de ces hommes et de ces femmes.

La reine Guenièvre, évoquée un peu plus loin, est elle aussi décrite à l'aide d'un superlatif, *þe comlokest* (81) et d'une phrase de valeur identique (« personne ne pourrait dire qu'il en avait vu une plus belle » = « elle était la plus belle », 83-84) :

**þe comlokest** to discrye

þer glent with y3en gray;

A semloker þat euer he sy3e

Soth mo3t no mon say (81-84).

[*Et la plus belle à contempler était là à regarder de ses yeux gris. Dire en avoir vu une plus belle, en vérité, personne ne pourrait le faire.*]

Ses vêtements sont les plus riches qui soient,

[...] embrowded and beten wyth **þe best** gemmes

þay my3t be preued of prys wyth penyes to bye. (78-79)

[...*brodés et incrustés des plus belles pierres que l'on pût acheter avec de l'argent.*]

Les qualités qui sont exaltées dans ces différents passages sont de nature typique et non individuelle : des chevaliers se doivent d'être *kyd* « célèbres » et des dames *louelok* « charmantes » ; on attend d'une reine qu'elle soit belle (*comlok*) et richement vêtue, d'un roi qu'il soit *comlok* « beau » et *hy3 of wylle* « décidé », et d'une société qu'elle assure le bonheur de ses membres (*þe hapnest* « les plus heureux »). En manifestant ces qualités à leur degré le plus élevé, roi, reine, dames, chevaliers, et la cour toute entière en tant qu'institution s'affirment comme les représentants les plus achevés de leur catégorie.

La supériorité de la cour d'Arthur est reconnue par l'adversaire même qui vient la défier, le chevalier vert. Dans ses paroles, comme précédemment dans celles du narrateur, la renommée de Camelot s'exprime par des superlatifs :

Bot for þe los of þe, lede, is lyft vp so hy3e,

And þy bur3 and þy burnes best ar holden,

*Sir Gawain and the Green Knight*

Stifest vnder stel-gere on stedes to ryde,

**Þe wyȝtest and þe worþyest of þe worldes kynde** (258-61)

[...*parce que ton renom fait tant de bruit, et que ta forteresse et tes guerriers passent pour les meilleurs, sous leur armure d'acier, les plus solides à monter des coursiers, les plus braves et les plus louables du genre humain...*]

Gauvain, représentant de Camelot et personnage principal du roman, a lui aussi droit à son lot de superlatifs, que ce soit dans le jugement que porte sur lui le narrateur ou dans ceux des personnages, les convives de Bertilak ou la châtelaine :

Forþy þe pentangel nwe

He ber in schelde and cote,

As tulk of tale **most trwe**

And **gentylest** knyȝt of lote. (636-39)

[*Ce pentacle nouvellement peint, il le portait sur son écu et sur sa cote, comme l'homme le plus intègre dans ses paroles et le plus gentil des chevaliers dans son attitude.*]

Byfore alle men vpon molde his mensk is **þe most**. (914)

[*De tous les hommes du monde, il a la dignité la plus éminente.*]

[...] ȝe ar knyȝt **comlokest** kyd of your elde (1520)

[*..Vous êtes connu comme le plus noble chevalier de votre génération.*]

Camelot et ses habitants — et Gauvain tout particulièrement — sont représentés dans le poème, que ce soit par le narrateur, par le chevalier vert, ou par les compagnons de Bertilak, comme ayant atteint le summum de l'excellence. Gauvain ne prend-il pas pour emblème le pentacle, symbole de perfection? Cette société d'hommes et de femmes *in hir first age* (« au printemps de leur vie ») a l'éclat, la fraîcheur, l'innocence, la perfection physique et morale de la jeunesse. Les superlatifs que le poète leur prodigue traduisent cette excellence.

Les superlatifs ne sont cependant pas réservés au monde de Camelot. La cour de Bertilak est décrite de façon similaire, ce qui

mène à s'interroger sur la valeur réelle de ces superlatifs : ne s'agirait-il, finalement, que d'un maniérisme du poète ?

Le château qu'aperçoit soudain Gauvain au milieu de la forêt est

a castel **þe comlokest** þat euer kny3t a3te. (767)  
[*le plus beau château qu'ait jamais possédé chevalier*]

Le chevalier vert est remarquable à la fois par sa taille et par sa beauté :

On **þe most** on þe molde on mesure hyghe (137)  
[*De par sa stature, il était le plus grand du monde.*]

Bot mon **most** I algate mynn hym to bene,  
And þat **þe myriest** in his muckel þat my3t ride. (141-42)  
[*Mais je déclare en tout cas que c'était le plus grand des hommes, et avec cela, le plus élégant cavalier de cette taille.*]

La châtelaine est la plus belle des femmes :

Ho wat3 **þe fayrest** in felle, of flesche and of lyre. (943)  
[*C'était la plus belle de toutes pour sa peau, son corps et son visage.*]

[...] þe ladi, **loflyest** to beholde (1187)  
[*...la dame, la plus belle que l'on pût voir*]

Même la chapelle verte possède une qualité au degré superlatif, qualité mauvaise il est vrai :

Hit is **þe corsesdest** kyrk þat euer I com inne! (2196)  
[*Voilà bien la plus maudite des églises dans lesquelles il m'ait été donné d'entrer !*]

Devant ce procédé de description qui répète celui utilisé à propos de la cour d'Arthur, le lecteur est amené à se demander si les superlatifs ont réellement, à chacun de leurs emplois, leur valeur « superlative » de qualité maximale, ou s'ils expriment simplement un degré élevé de cette qualité. Se peut-il que plusieurs hommes, plusieurs femmes, plusieurs châteaux soient les meilleurs de tous ?

En regardant de plus près les vers consacrés à Bertilak et aux siens, on se rend compte cependant que le poète a choisi ses mots de manière à éviter toute ambiguïté et toute contradiction. C'est ainsi

*Sir Gawain and the Green Knight*

qu'il précise que le château de Bertilak est « le plus beau château qu'ait jamais possédé chevalier » (767), ce qui écarte d'emblée toute comparaison avec Camelot, résidence royale. La chapelle verte, caverne maléfique, est sans difficulté « la plus maudite des églises » dans lesquelles Gauvain ait jamais pénétré, car il est rare que des églises soient maudites. On peut admettre que le chevalier vert, demi-géant doté d'une apparence surnaturelle par les soins de Morgane la fée, est réellement le plus grand des hommes ; il est plus difficile de croire qu'il en soit aussi le plus élégant : se peut-il qu'il le soit plus qu'Arthur et ses chevaliers ? En réalité, ce qu'affirme le narrateur est simplement qu'il est « le plus élégant cavalier de cette taille », ce qui, puisqu'il est sans doute seul de cette stature, paraît indéniable.

Guenièvre et la châtelaine sont toutes deux, à quelques pages de distance, qualifiées du titre de « la plus belle femme du monde », et il est un peu plus difficile de réconcilier ces deux affirmations. Le poète nous dit d'abord de Guenièvre :

A semloker þat euer he syze  
 Soth mozt no mon say. (83-84)  
 [Dire en avoir vu une plus belle, en vérité, personne ne pourrait le faire.]

...avant de faire cela même qu'il avait précédemment jugé impossible, en décrivant la châtelaine comme suit :

Ho wat3 þe fayrest in felle, of flesche and of lyre,  
 And of compas and colour and costes, of alle oþer,  
 And wener þen Wenore, as þe wy3 t þo3 t. (943-45)  
 [C'était la plus belle de toutes pour sa peau, son corps et son visage, et aussi ses proportions, son teint et son allure, même plus ravissante que Guenièvre, pensa notre brave homme.]

Il semble qu'il y ait là réelle contradiction, et que le château de Bertilak nous plonge dans le monde de l'impossible. La paronomase qui rapproche les deux termes *wener* et *Wenore* souligne ce paradoxe : comment peut-on être « plus belle » que celle dont le nom



exprime déjà un degré supérieur de beauté ? Et le lecteur de se demander s'il n'y a pas là-dessous quelque artifice de magie.

Pourtant, là encore, à regarder de plus près les termes mêmes du texte, l'incompatibilité n'est peut-être qu'apparente. Ce que nous livrent ces quelques vers n'est en somme que l'opinion de Gauvain, dont le narrateur se désolidarise en précisant *as þe wyzt þoʒt* « ainsi qu'il semblait à cet homme ». C'est Gauvain, personnage du récit, et non le poète lui-même, qui, ébloui par la splendeur inattendue de la cour de Bertilak, perd peut-être quelque peu le sens des proportions. Dans ce cas, le superlatif refléterait l'enthousiasme passager qui s'empare de lui devant des qualités exceptionnelles qui lui font oublier un peu légèrement celles, peut-être plus remarquables encore, qu'il a connues à Camelot — de sorte que Guenièvre et la châtelaine, chacune à son tour, lui apparaîtraient comme « la plus belle ».

Par ailleurs, ce n'est peut-être pas un hasard si le poète n'utilise pas les mêmes adjectifs pour décrire les deux femmes. Guenièvre est *comlokest* et *semlokest*, la châtelaine *fayrest*, *wenest*, *luflyest*. Il n'est pas certain que ces deux groupes d'adjectifs recouvrent exactement la même réalité.<sup>3</sup> A l'une de ces femmes appartient la splendeur et la majesté d'une reine, à l'autre le charme d'une séductrice.

En somme, l'utilisation de superlatifs pour évoquer Bertilak et les siens ne porte qu'en apparence atteinte à l'impression de sublime excellence que ces mêmes superlatifs avaient fait naître lorsqu'ils étaient utilisés à propos de la cour d'Arthur. Toute la différence réside dans le choix de la classe de référence, réduite à peu de membres, voire même à une seule unité, lorsqu'il s'agit du chevalier vert et de son entourage, englobant l'ensemble de l'humanité dans le cas d'Arthur et de la Table Ronde.

Le superlatif a donc pour fonction de souligner la richesse, la gloire, les qualités exceptionnelles (« superlatives ») de Camelot et, à

3. Je remercie Maria Greenwood pour cette intéressante suggestion.

*Sir Gawain and the Green Knight*

un moindre degré, du château de Bertilak et de ses habitants. A Camelot se trouvent le roi le plus noble, les meilleurs chevaliers et les plus belles dames. Bertilak, alias le chevalier vert, est le plus grand des hommes et le plus élégant des géants, sa femme est la plus charmante des dames, etc. Ces deux sociétés, splendides toutes deux quoiqu'à des degrés divers, apparaissent comme deux îlots de civilisation au sein d'une nature hostile.

\*

\* \*

L'interprétation ci-dessus rend compte de tous les superlatifs de *Sir Gawain and the Green Knight* — à l'exception de deux, l'un situé au début et l'autre à la fin du poème, qui sont employés de façon si surprenante qu'ils jettent le doute sur la notion même de superlatif.

Qu'est-ce donc que ce traître dont on nous dit, dès le quatrième vers du poème, qu'il est « le plus loyal sur terre » — avec une allitération bi-consonantique qui associe étroitement les termes contradictoires de *tricherie* et de *trewest* ?

[He] wat<sub>3</sub> tried for his tricherie, **the trewest** on erthe. (4)

[Il (Enée) fut jugé pour sa trahison, lui le plus loyal des hommes de cette terre.]

Le poète suggère-t-il réellement<sup>4</sup> qu'un traître peut être « le plus loyal des hommes » — et si c'est bien le cas, quelle est donc la valeur du superlatif, si être le plus loyal ne signifie pas toujours être loyal ?

Le lecteur inattentif qui passe outre se voit arrêté une seconde fois, à la fin du poème, par un autre superlatif tout aussi peu justifié, lorsque le chevalier vert complimente ainsi Gauvain :

[...] sothly me þynkke<sub>3</sub>

On **þe fautlest** freke þat euer on fote <sub>3</sub>ede. (3362-65)

[...tu m'apparais vraiment comme le chevalier le plus irréprochable qui ait jamais foulé le sol.]

4. Certains critiques, gênés par cette contradiction, préférèrent considérer que ce qui est *trewest* est la trahison (d'Enée ou peut-être d'Anténor), en prenant l'adjectif *trew* dans le sens de « véritable » et non de « loyal ».

...avant de poursuivre par une critique :

Bot here yow lakked a lyttel [...] (2362-66)

[Vous avez pourtant commis une petite faute...]

Comment un chevalier irréprochable pourrait-il commettre une faute, si petite soit-elle ? Il faut croire pourtant que c'est possible, puisque Gauvain s'accuse lui-même de trois péchés, couardise, convoitise et trahison (2435, 2488). Nous voilà retombés, à la fin du poème, dans le même paradoxe que dans les premiers vers : l'homme le plus irréprochable n'est pas sans faute, de même que le plus loyal trahissait. Le superlatif ne signifie pas la possession absolue de la qualité qu'il définit ; il n'exprime qu'une excellence relative par rapport au groupe pris comme point de comparaison. Gauvain, comme Enée avant lui, est « le meilleur des hommes », c'est-à-dire le plus noble et le plus parfait d'une humanité par nature imparfaite. La conclusion paradoxale à laquelle on aboutit est que le superlatif, dans certains cas, vaut moins que l'adjectif à la forme de base.

Ceci étant acquis, il nous faut regarder de plus près les superlatifs décrivant la cour d'Arthur, que nous avons d'abord acceptés comme exprimant l'excellence absolue d'une société arrivée à la perfection.

Un examen attentif montre que chacun de ces superlatifs et formules équivalentes est accompagné d'une expression qui en restreint le champ d'application. *With all þe wele of þe worlde* « au milieu de toutes les richesses du monde » suggère inévitablement, dans une société médiévale profondément marquée par la religion, une opposition entre les richesses purement terrestres et méprisables « du monde » et les vraies richesses qui sont célestes. Posséder « toute les richesses du monde », ce n'est pas être riche des vraies richesses. L'évocation des apparences dans *as leuest him þoʒt* (*him þoʒt* = « il leur semblait ») suggère que ceux qui se divertissent ainsi « à leur plus grande satisfaction » ne connaissent peut-être pas le vrai bonheur. *Þe hapnest vnder heuen* « les plus heureux du monde »

*Sir Gawain and the Green Knight*

(littéralement « les plus heureux sous le ciel ») précise ce que laissait déjà entrevoir *as leuest him þoæt* : ces chevaliers et ces dames sont certes les plus heureux sur terre, mais il existe un bonheur céleste avec lequel celui dont ils jouissent à Camelot n'est tout simplement pas comparable. *Þe most kyð knyhte ȝ vnder Krystes seluen* « les chevaliers les plus célèbres après le seul Christ » laisse entendre que leur gloire purement terrestre perd tout son sens quand intervient la comparaison avec la Divinité ; *þe louelokkest ladies þat euer lif haden*, « les plus belles femmes qui aient jamais vécu », ne sauraient égaler les anges en beauté. Le chevalier vert, en qualifiant les compagnons d'Arthur de *þe wyȝtest and þe worþyest of þe worldes kynde* « les plus braves et les plus louables du genre humain » (261), met l'accent sur ce contraste implicite entre l'excellence forcément limitée des hommes et la perfection divine. Les pierres précieuses « les plus belles que l'on pût acheter avec de l'argent » qui ornent les vêtements de Guenièvre (78) sont sans valeur à côté de celles que l'on ne peut acheter et qui décorent la Jérusalem céleste. Si laudatif que paraisse le superlatif *þe gayest into Grece* « le plus beau d'ici à la Grèce » (2023) qui décrit Gauvain et son armure, il est restrictif lui aussi, parce qu'il existe, bien plus loin que la Grèce, des splendeurs célestes à côté desquelles ce chevalier ferait piètre figure. Et lorsque le poète termine la troisième strophe par le commentaire :

Hit were now gret nye to neuen  
So hardy a here on hille (50-59)

[On aurait grand-peine aujourd'hui à trouver aussi fière armée sur la butte d'un château.]

le lecteur averti complète tout de suite : *on hille* cette société est peut-être sans égale, mais certainement pas *on heuen* (« au ciel »).

Les superlatifs qualifiant le personnage de Gauvain ne résistent pas mieux à l'examen. *Byfore alle men vpon molde his mensk is þe most* (914), proclament les convives de Bertilak : il est le plus célèbre des hommes, soit — mais si tous les hommes sont mauvais, que faut-il penser de cette gloire ? La châtelaine limite davantage encore l'excellence de Gauvain en le jugeant le plus noble chevalier

de son temps (914), ce qui laisse ouverte la possibilité que des hommes du passé aient pu l'égaliser. Seuls les deux superlatifs utilisés de Gauvain lorsqu'est décrit le pentacle qu'il porte sur son bouclier (638, 639) ne sont pas accompagnés de formules restrictives, mais ils n'en sont pas plus sûrs pour autant : le plus intègre des hommes et le plus noble des chevaliers n'est, après tout, qu'un chevalier et qu'un homme, et comme tel faillible.

En somme, tous ces superlatifs qui semblent exalter la gloire de Camelot et de ses chevaliers attirent en réalité l'attention, de manière discrète, sur les limites d'une société dont l'excellence, toute relative, ne saurait se comparer avec la perfection absolue qui relève du domaine divin. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que le meilleur de cette petite communauté terrestre se révèle, à l'expérience, imparfait.

Cette utilisation du superlatif pour signifier le relatif, pour insister sur la notion d'imperfection à travers ce qui paraît au premier abord signaler la perfection, ne fait qu'explicitement une notion inhérente au concept même de superlatif ; mais seul un poète attentif aux potentialités de la langue est capable d'investir ainsi la grammaire d'une dimension littéraire.